



31 janvier 2008
Ségou - Mali

Forum organisé le 31 janvier 2008 à Ségou,
dans le cadre du

4^{ème} édition

Festival sur le Niger

«Savoir local, moteur de développement»

Rapport

TABLE DE MATIERES

Le concept du forum	3
Le déroulement du forum	8
<i>Ouverture</i>	8
• Mot de bienvenue par le Directeur du Festival, M Mamou Daffé	8
• Mot de bienvenue du Gouverneur de la Région de Ségou	8
<i>Communications et débats</i>	11
• Ville de Mexique, nombril culturel du monde, par M José Luis Cruz	11
• La parenté et la plaisanterie dans la culture malienne, par le Professeur Youssouf Tata Cissé	12
• Débats autour de la première série de communications	15
• Le savoir local comme facteur de développement de la production agricole et une amélioration de la gestion des ressources naturelles, par Dr Modibo Keita et M Kô Samaké	18
• La Renaissance du Banco, par M Madani Niang	19
• Savoir local et système malien d'éducation, par Dr Hamidou Magassa	23
• Débats autour de la deuxième série de communications	25
Conclusions	30
Recommandations	32

LE CONCEPT DU FORUM

Savoir Local, Moteur de Développement

Le thème du forum de 2008 portait sur « *Savoir local, moteur de développement* ». Dans ce concept nous définirons d'abord ce que nous entendons par « développement », pour ensuite exposer pourquoi nous pensons que le savoir local peut, ou doit même, être le moteur de ce développement. Après ces explications, nous introduirons les sous-thèmes qui ont été traités lors du forum par nos invités spécialistes.

Notre définition du Développement

Savoirs locaux et développement sont, à première vue, deux notions antinomiques ; la notion de développement renvoie généralement à un concept de modernité alors que celle de savoirs locaux renvoie plutôt à la tradition.

L'examen de ces deux notions s'inscrit dans la perspective d'une nouvelle approche du développement qui tranche d'avec l'approche classique basée sur le transfert de technologies. Sans condamner ici tout ce qui vient sous cette notion, on peut dire que, depuis quelque quatre décennies, les activités et les programmes de développement ont forgé une "culture particulière" autour de ce concept. Cette culture est basée sur une vision rationaliste et technologique, avec un système de croyances dans l'économie monétaire, le marché et une technologie qui se considère nécessaire pour le salut de la race humaine.¹

Pour nous, la notion de développement repose sur l'action de l'homme à la recherche de l'amélioration de ses conditions de vie. Elle recouvre par conséquent, tous les aspects des besoins dont la satisfaction contribue à son bien-être : santé, alimentation, habitat, éducation, environnement, etc. La notion de développement est par ailleurs, relative (rien n'indique que l'homme du paléolithique se sentait moins heureux que celui du 21^{ème} siècle), dans la mesure où elle s'identifie constamment à une amélioration progressive des conditions de vie socioéconomiques de l'homme.

L'importance du Savoir Local dans le processus du Développement

Le savoir local, il se définit par *des systèmes de savoirs spécifiques à chaque culture ou société*. Ces savoirs constituent la base du processus décisionnel dans tous les domaines et activités qui ponctuent la vie des communautés rurales. De tels savoirs sont oralement transmis de génération en génération et ils contrastent avec le système de connaissance moderne ou scientifique. L'appellation peut être péjorative, restrictive à tout le moins, surtout quand on l'oppose aux savoirs universels. Mais le critère de l'universalité ne doit pas être le seul critère d'appréciation de l'efficacité du savoir. L'essentiel est qu'il puisse occuper les divers domaines du champ cognitif de l'homme. Diverses raisons, notamment d'ordre historique, sociologique, économique, etc. peuvent expliquer l'enfermement des savoirs locaux, sans pour autant remettre en cause leur caractère scientifique ou leur efficacité.

Comment alors ces savoirs locaux peuvent-ils être des facteurs de développement? Il s'agit pour les pays en développement de se frayer le chemin d'un développement harmonieux et durable, bâti sur les savoirs traditionnels qui peuvent offrir parfois des réponses inattendues à certains questionnements. Il ne s'agit pas pour les pays en développement de se replier sur eux-mêmes ou de rejeter le savoir scientifique moderne. Une telle réflexion indique qu'il est possible d'identifier les

¹ http://www.iim.qc.ca/html/body_glossaire.html

aspects bénéfiques des savoirs locaux ainsi que ceux qui peuvent être améliorés à travers les technologies issues de la science. Les savoirs locaux sont complémentaires de la science moderne qui a souvent montré ses limites à résoudre certains problèmes de développement rural.

Intégrer les savoirs locaux dans la planification du développement est un premier pas décisif vers un développement véritable ; c'est mettre l'accent sur les besoins et les ressources humaines plutôt que sur les aspects purement matériels ; c'est rendre possible l'adaptation de la technologie aux besoins locaux. Intégrer les savoirs locaux dans la planification du développement encourage les communautés de base à dresser leur propre diagnostic, élève le degré de conscience et conduit à une légitime fierté locale, implique les bénéficiaires et permet l'utilisation de compétences locales dans un système de gestion et de suivi, de prévention et de *feedback*. Tous ces arguments positifs (en plus de ceux négatifs, tels que la probabilité d'échec si l'on ignore les savoirs locaux) constituent une bonne raison pour intégrer ces savoirs dans les programmes de développement.

En outre, la réussite d'un projet de développement dépend souvent de la participation locale. La familiarisation avec les savoirs locaux facilite la compréhension et la communication entre les agents de développement et la population locale, augmentant ainsi les possibilités d'une approche de développement participative et durable. La prise en compte des savoirs locaux permet au personnel du projet et à la population locale de travailler comme partenaires dans la planification et l'exécution des tâches de développement ; cela augmente également les chances de succès du projet.

Le Savoir Local face à l'histoire

Si aujourd'hui de plus en plus les gens reconnaissent l'importance du savoir local pour le développement, cela n'a pas toujours été le cas. Dans le passé, et jusqu'à une date récente, l'essentiel des recherches sur les savoirs locaux était mené par des anthropologues et sociologues occidentaux. Il s'agissait de recherches dilettantes, les savoirs locaux étant perçus comme des curiosités, voire des reliques ou de la superstition. Pour le modèle de développement dominant de l'époque, c'est-à-dire l'approche descendante de transfert de technologies qui prône la modernisation, les connaissances valables étaient celles générées uniquement dans les universités, stations de recherche et laboratoires, puis transférées à des paysans ignorants et autres populations démunies.

Le savoir des populations rurales dans un tel contexte était perçu comme « primitif », « non scientifique » et « erroné ». La recherche formelle devait permettre d'« éduquer », d'« orienter » et de « transformer » les stratégies de subsistance et de production des populations rurales afin d'assurer leur « développement », c'est-à-dire de les moderniser. Ce modèle de développement ignorait, discréditait ou sous-estimait généralement les savoirs locaux.

En outre, les sciences sociales du XIX^e siècle ont été déterminantes dans la diffusion de l'idée que les sociétés humaines pouvaient être différenciées sur une échelle d'évolution unilinéaire, allant de la plus simple (appelée sauvage ou stade primitif du développement) à la plus complexe (appelée stade de la civilisation). Plusieurs chercheurs en sciences sociales de l'époque ont établi des profils-types de race correspondant à ces stades prescrits dans l'évolution des formes sociales, les Noirs étant associés aux sociétés primitives, les populations rouges, jaunes et brunes au stade de la barbarie, et les Blancs à celui dit civilisé. Ces idées ont contribué à justifier l'établissement d'empires coloniaux par les puissances européennes, motivées par ce qu'elles appelaient la « mise en valeur » des colonies, une sorte de développement octroyé qui était en fait la domination et l'exploitation. Il était admis que toutes les sociétés primitives et barbares pouvaient être élevées au statut de sociétés civilisées, à travers le système éducatif occidental et le christianisme. L'idée que les peuples primitifs

parlaient des langues primitives, reflétant une mentalité primitive, n'était pas de nature à susciter chez les colonisés ou les colonisateurs, un quelconque intérêt pour les systèmes de savoirs locaux.

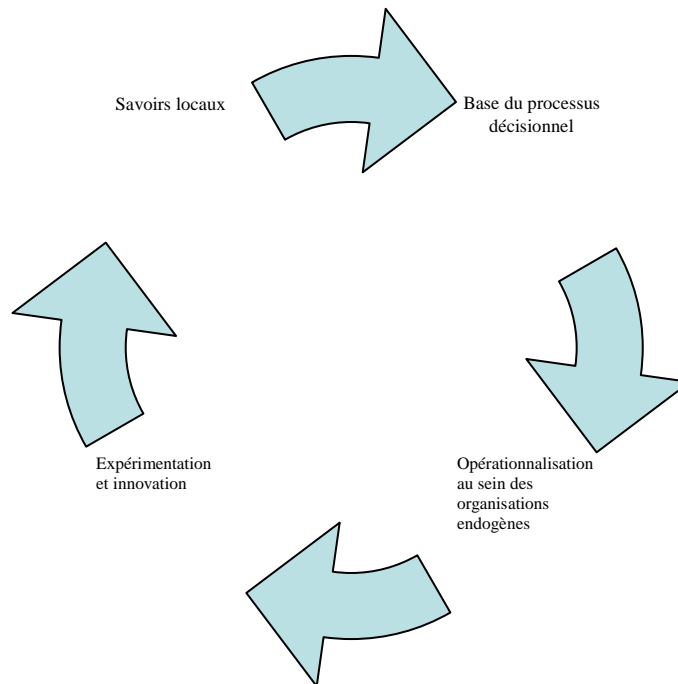
Les premières indications de la prise de conscience de l'importance des savoirs locaux nous sont fournies par Gregory Knight (1974) qui, après une étude très révélatrice sur les pratiques agricoles des Nyiha en Tanzanie, a lancé un appel soulignant «...la nécessité d'apprécier la pensée d'une société comme étant un corps de connaissance cohérent et rationnel, développé et prouvé pendant des temps immémoriaux, et légué comme culture à des générations successives... Il se pourrait même que les Nyiha ou d'autres groupes ethniques aient quelque chose à nous apprendre sur la nature». Depuis cet appel, il y a eu un regain d'intérêt dans les cercles académiques pour les systèmes de savoirs locaux et le mode de vie des populations dites indigènes d'Afrique et d'ailleurs.

Néanmoins, jusqu'au début des années 90, la grande majorité des chercheurs en développement avaient sous-estimé les savoirs locaux et les aptitudes des populations rurales. Pour eux et ce, pendant longtemps, *“les populations rurales”* et *“ce qu'elles ne savent pas”* constituent le problème ; et *“nous les scientifiques”* et *“ce que nous savons”* représentent la solution. Mais le nombre impressionnant de publications sur les savoirs locaux appelle à l'humilité, à la nécessité pour nous d'apprendre des populations rurales avant d'essayer de leur enseigner quoi que ce soit. C'est un apprentissage à rebours qui consiste à *“mettre les derniers devant”*, c'est-à-dire *“les paysans d'abord”*. Avec le recul, et au regard des avancées significatives dans les études sur les savoirs locaux, les scientifiques apprennent, à leurs dépens, que ce sont *“eux”* qui constituent plutôt le problème et *“les populations rurales”* la solution.

Ce nouvel intérêt a créé un domaine diversifié de savoir qui a tour à tour porté plusieurs noms. Le concept de « Savoir local » ou « Savoirs locaux » est le plus tentant à cause de sa simplicité. Ainsi, les savoirs locaux peuvent être comparés aux connaissances dites modernes ou scientifiques. Mais le seul point faible d'un tel concept est cette perception commune que les savoirs locaux renvoient à un savoir d'une localité donnée plutôt qu'au savoir des populations en tant que système de concepts, de croyances et de mécanismes d'apprentissage.

Quel que soit le vocable qu'on utilise, il y a une vision partagée que les communautés rurales en Afrique et ailleurs ont une connaissance pointue et étendue de l'environnement physique et culturel dans lequel elles évoluent. Elles ont aussi su développer des mécanismes d'utilisation durable de cette connaissance et des ressources naturelles. Ce corps de connaissance endogène s'est développé et transmis pendant des générations comme le produit des interactions homme - environnement. Dans leur processus de développement, la connaissance des communautés rurales et leur stratégie de gestion des ressources sont façonnées et modifiées par l'assimilation de connaissances et de stratégies des cultures voisines.

Le savoir des populations rurales a une dimension holistique, comprenant un large éventail d'expériences humaines au regard d'entités tangibles et intangibles. Leur champ de connaissances embrasse tous les domaines possibles tels que l'histoire, la linguistique, l'économie, la sociologie, la politique et l'administration, la communication, les technologies énergétiques, la science des sols, de l'eau, du climat, la biologie des plantes, des animaux domestiques et sauvages, des insectes, etc., la médecine, les systèmes de classification, le temps, l'artisanat, la religion et bien d'autres aspects encore. Dans tous ces domaines, chaque groupe social a développé un savoir pouvant atteindre un degré de sophistication insoupçonné. Un tel savoir est si fiable que ces sociétés traditionnelles l'ont exploité avec succès et pendant longtemps pour assurer la survie du groupe. Les savoirs locaux représentent ainsi un pan important de la culture des communautés rurales et constituent de ce fait un capital qui a des vertus potentielles à même d'impulser le développement. En effet, le savoir local est le point de départ d'un cycle dynamique de développement :



Ce cycle est facilité par le système de communication endogène.

Les sous - thèmes choisis pour le forum

Savoir local dans un contexte de globalisation

Plusieurs indicateurs aujourd'hui attestent de la volonté des chercheurs, décideurs et partenaires au développement d'intégrer les savoirs locaux dans le paradigme de développement. Autrefois marginalisés, les savoirs locaux sont de nos jours au cœur des efforts de développement. Pour ne donner que quelques exemples : l'importance de l'intégration du savoir local dans les programmes de développement a été reconnue par l'Agenda 21 (défini lors du Sommet de la Terre, à Rio, en 1992) et par la conférence sur le *Savoir Mondial : le Savoir au service du Développement à l'ère de l'information* (Toronto, 1997). Egalement, d'importantes institutions de développement aussi bien multilatérales que bilatérales, dont la Banque Mondiale (avec son Programme *Savoirs locaux au service du développement*), sont de plus en plus intéressées par le rôle que jouent les savoirs locaux dans le développement.

Nous nous posons la question si cette reconnaissance de l'importance du savoir local vient à temps ?

Il est finalement reconnu que les savoirs locaux et la science occidentale ne peuvent en aucun cas être considérés comme des savoirs monolithiques (aucun d'eux ne se suffit à lui tout seul); ils sont plutôt complémentaires. Traiter de ce thème ne signifie pas non plus un repli sur soi, culturellement parlant, car toute culture n'est jamais isolée et s'enrichit au contact des autres cultures. Le tout est de ne pas se laisser « avaler ».

Mais est-ce que nos savoirs locaux n'ont pas déjà été « avalés » ? Est-ce qu'ils peuvent encore jouer un grand rôle dans ce contexte de globalisation où les savoirs occidentaux semblent s'imposer plus que jamais.

Le savoir local comme facteur de développement de la production agricole et d'amélioration de la gestion des ressources naturelles

Beaucoup de recherches sur les savoirs locaux se sont focalisées sur la gestion des ressources naturelles et les systèmes agricoles. Nous aimerions bien inviter un spécialiste pour nous parler de la richesse des savoirs locaux maliens dans ces domaines mais aussi des problèmes que rencontrent les savoirs locaux pour s'adapter aux changements climatiques (qui semblent être causés à plus de 90% par l'occident) et autres problèmes de la nature.

Le savoir local et le système d'éducation

La domination des systèmes de savoirs locaux par ceux des colonisateurs est très visible lorsque nous analysons le contenu du système éducatif hérité de la colonisation et perpétué jusqu'à l'indépendance par des nationaux formés à travers un moule qui leur a inculqué la suprématie du savoir occidental. Ce biais occidental et le dédain qu'expriment souvent les élites urbaines à l'endroit des pauvres des campagnes nous rappellent tristement la force de cette attitude négative envers les savoirs locaux, des savoirs générés depuis des centaines, voire des milliers d'années par des communautés locales.

L'intégration des savoirs locaux dans le système malien d'éducation est elle souhaitable et réalisable ?

Le savoir local et la paix sociale

Le Mali est un pays où la paix sociale règne. Devons nous cette paix aux savoirs locaux de nos différents peuples dans les domaines politiques et sociologique, à la démocratie (une notion qui nous a été apportée de l'extérieure) que nous connaissons depuis 1991, ou encore à autre chose ?

LE DEROULEMENT DU FORUM

OUVERTURE

Mot de bienvenue par le Directeur du Festival, M Mamou Daffé

- Monsieur le Gouverneur de Ségou,
- Monsieur le Président de l'Assemblée Régionale de Ségou,
- Monsieur le Maire de la Commune Urbaine de Ségou
- Messieurs les Représentants des Ministres du Tourisme et de la Culture
- Monsieur le Représentant de la BAD
- Messieurs les Conférenciers
- Messieurs les Chercheurs, honorables invités, soyez les bienvenus sur le forum annuel du festival sur le Niger.

Le thème du Forum de cette année est « Savoir local moteur du développement ». Nous avons choisi ce thème parce que nous sommes convaincus qu'un pays ne peut aller de devant qu'en comptant sur ses propres forces et connaissances. Nous les initiateurs du Festival sur le Niger, croyons fortement à notre savoir enraciné dans la culture du pays. C'est cette croyance qui nous a donné la force d'organiser ce festival sur le Niger. Malheureusement nous sommes amenés à constater que beaucoup d'africains ont perdu partiellement ou totalement la confiance à leur savoir et ceux de leurs ancêtres, suite à la colonisation et à la globalisation. Nous voulons à travers ce festival Mesdames et Messieurs, développer un contre poids à cette tendance.

L'Afrique pourrait occuper une place très intéressante dans le nouvel ordre mondial en soulignant ses forces culturelles, plutôt qu'en tendant de se confiner à des savoirs qui ne cadrent pas avec la culture locale. Mesdames et Messieurs, honorables invités, en croyant à nous-mêmes nous pourrions mieux sauvegarder notre environnement et développer les secteurs agricoles, artisanaux, touristiques et culturels et offrir ainsi l'opportunité à de nombreux jeunes pour trouver un emploi. Le festival n'en est qu'un exemple, mais un exemple qui donne espoir, car à ce jour nous employons 1.500 personnes sans tenir compte de nombreux débouchés que nous créons pour les artistes, les artisans agricoles, les commerçants et les hommes d'affaires. En effet il y a un effet diffus sur toute l'économie de cette région.

Aujourd'hui nos invités de marque vous parleront d'autres exemples, s'inspirant de nos savoirs locaux dans différents domaines. Tout en exprimant à tous, le vœu que ce forum vous donnera de nouveaux espoirs pour le développement du Mali, et pour un monde meilleur, ensemble unissons le monde, je vous remercie.

Mot de bienvenue par le Gouverneur de la Région de Ségou, M Abou Sow

Monsieur le Président de l'Assemblée Régionale,
Mesdames, Messieurs
Monsieur le Directeur du Festival,
Honorables invités,

Permettez moi après le Directeur du Festival, d'exprimer ici toute ma joie de participer au lancement de ce forum scientifique. A l'occasion de l'ouverture du festival, sa 4^{ème} édition, au titre de l'année 2008, permettez moi de saluer la présence de toutes celles et tous ceux qui ont fait le déplacement pour rehausser l'éclat non seulement du forum, mais du festival, mais aussi et surtout pour magnifier

Ségou, la culture universelle de Ségou ou plutôt l'apport de Ségou dans la construction de la culture universelle. En fait il s'agit de cela. Il s'agit à travers le festival sur le Niger, à travers les différents thèmes développés à l'occasion de ce festival, de redire notre position de réaffirmer notre place dans ce que Senghor a appelé « la culture de l'Universelle », la civilisation de l'Universelle.

Je voudrais saluer ici la présence de notre frère, le représentant de la BAD. Monsieur Seya, s'il vous plaît, une institution bancaire, de plus en plus présente dans le dispositif du développement de notre pays.

Le représentant de l'Assemblée Nationale, je voudrais bien qu'il se présente, Monsieur Sylla, Merci, d'être venu représenter la 3^{ème} Institution de la République, celle qui regroupe les élus de la Nation.

Le Secrétaire Général du Ministère de l'Artisanat et du Tourisme, Monsieur Koureissy, qui par delà la fonction administrative qui est aujourd'hui la sienne, est du monde du tourisme de l'artisanat, un homme dont j'ai été témoin du cheminement depuis une vingtaine d'années, Merci d'être avec nous.

Youssef Tata Cissé, le doyen toujours à nos côtés en 2005 à la biennale, au festival de l'année dernière, cette année encore, j'avoue que sa présence est bien loin de me surprendre.

Le Directeur du festival du Mexique José Luis Cruz, José bonjour, j'ai visité votre beau pays en 2003, j'ai visité de monuments très importants à quelques kilomètres de Mexico. Votre pays est un grand pays de la culture, de la civilisation. Merci d'être venu parmi nous.

Nous l'avions dit et nous ne cesserons de le dire, le festival n'est plus une affaire de ceux qui l'ont initié, ce n'est plus une affaire de la Ville de Ségou ou de la Région de Ségou, c'est devenu une entreprise, même pas nationale, seulement mais universelle. Et c'est peut être sous ce thème qu'il faudrait l'accepter, l'accueillir et le percevoir au risque de se tremper, aussi bien sur son contenu que sur son orientation. Le Thème qui nous regroupe aujourd'hui est d'une première importance « le savoir local moteur de développement ».

Le savoir local, qu'il s'agit du savoir dans le domaine de la pêche auprès de nos Somonos, de nos bozos de Ségou, de Djenné ou d'ailleurs de la région de Ségou. Le savoir tout court, le savoir de nos marabouts, je pense au grand marabout de Dia, à ceux de Kemi Togo, ceux de Ségou ou d'ailleurs. Savoir dans le domaine de l'architecture un savoir qui a fait la renommée, la réputation, des villes comme Ségou, comme Djenné, comme Dia.

Ailleurs le savoir dans le domaine du tissage qui a rappelé à la face du monde que le tissu était bien connu en Afrique et principalement au Mali, témoin la culture prospère du coton. Le savoir dans le domaine de l'agriculture et le savoir j'avais dit tantôt « lato sensu ». Face à la mondialisation, et la globalisation, il ne s'agit pas de dresser un barrage pour s'opposer à la mondialisation, non elle est lancée, il s'agit plutôt de s'adapter et de se faire une place dans la Mondialisation, en restaurant le savoir et tous les attributs du savoir local.

Il s'agit pour que le savoir local soit un véritable moteur du développement, de faire foi en nous-mêmes, et d'avoir confiance dans ce travail local. Et Gandhi qui avait refusé, tout ce qui avait été importé et avait hisser sa victoire autour de ce credo et un autre plus près de nous qui avait dit qu'on consomme tout ce qui est importé même quand nous pouvons faire mieux.

Nous pouvons aujourd'hui constater que notre savoir local n'est pas frappé d'atonie comme on le dit, mais c'est peut être nous qui avons donné une orientation particulière à nos goûts, nos goûts qui nous ont détourné de ce savoir local ou du produit de ce savoir local. Il s'agit pour redimensionner le savoir local de réarmer nos goûts, de les réaménager et de dire qu'en dépit de la mondialisation, qu'en dépit de la globalisation, contre lesquelles nous ne pouvons rien, il y a aussi ce savoir local qui nous fait des propositions, qui nous a toujours fait des propositions, mais auxquelles nous avons tourné le dos. Un grand homme du siècle dernier avait dit « que si vous ne voulez pas rester à la traîne de l'histoire il faudrait apprendre à vous accrocher à l'évolution ». L'évolution part de nous-mêmes !

Je vais arrêter en souhaitant bon vent au festival, bon vent au forum, encore une fois à l'année prochaine et à la même date Inchala.

COMMUNICATIONS

Ville de Mexique, nombril culturel du monde, par M José Luis Cruz

José Luis Cruz, comédien et dramaturge. Il a été le producteur de plus de 50 pièces de théâtre par des auteurs classiques du théâtre contemporain et occidental présentées dans plusieurs pays autour du monde. Son adaptation personnelle de « la mort accidentelle d'un anarchiste » de Dario Fo est considérée actuellement comme un moment classique du Théâtre Universitaire de Mexico. Il a été le directeur du Département du Théâtre et de la Danse de l'Université Nationale de Mexique et Directeur du Département Culturel du Musée National d'Ethnologie. Depuis Octobre 2003 il est le Directeur Général du Département Culturel du District du Sud de la Ville de Tlalpan, aussi bien que le Directeur Général du Festival International des Cultures du Monde d'Ollinkan. En février 2004 Monsieur Cruz a été primé pour sa vie de prouesses au théâtre de la part de l'Organisation Internationale du Théâtre du Centre de Théâtre Mexicain.

La culture est un processus de phénomènes sociaux, ethniques, psychologiques et communicationnelles au moyen duquel se forment des identités, des groupes, des régions des pays, contenant et de civilisations. On peut analyser le dit processus avec des outils comme la sociologie, l'anthropologie, l'histoire, la psychanalyse, la mythologie, la philosophie, les religions, les sciences exactes, la communication. Le concept de culture peut être si vaste et complexe comme réductionniste et pédestre.

Au Mexique notre expérience comme état- nation nous permet de nous rapprocher du concept de la culture comme une propriété qui se rattache et se diffère avec d'autres, sans cesser de reconnaître et sans connaître les processus aux quels nous a porté la globalisation et lesquels nous vivons dans cette état volatil où l'information fait sauter une aile, une vitesse de la lumière nous permettant de cohabiter avec le village et avec les migrations multiculturelles.

La diversité culturelle de notre pays est la richesse la plus appréciée de notre patrimoine intangible qui se manifeste au moyen d'une multiplicité d'expressions rituelles, linguistiques et plastiques, symbolismes qui dénotent un univers complexe en évoquant les échos d'un vaste continent qui se contient dans ses fêtes, traditions, cuisines, qui réfléchissent l'énorme créativité d'un peuple dans la résistance qu'il a su préserver et développer sa plus sophistiquée sensibilité. Le plus apprécié de nos trésors consiste en cela, cosmogonies qui survivent plongées dans les veines de la terre, de courants souterrains qui marquent le temps de l'histoire. Cosmogonies vivantes qui survivent dans le temps à travers de ses chants et ses langues. De tout cela nous nous nourrissons et avec tout cela nous vivons ensemble. Les Mexicains nous appartenons à cette communauté enracinée dans les enfers et limbes injectés de lave et de poésie. Par cela, il peuvent exister les chants de la forêt, les sons des mers, les vents du désert et les neiges surgelées des volcans Iztaccíhuatl et le Popocatépetl.

Donc, Mexique est un pays multiculturel, un produit d'infinité de métissages, de rencontres, de chocs, des soulèvements, des utopies, des révoltes, des rejets, du racisme, des conquêtes. Cet énorme complexe culturel est un creuset de miroirs, de couleurs, de parfums, de goûts, qui nous caractérise comme un cocktail qui va éclater depuis le fond de la terre si nous ne lui donnons pas de voies libres, pour que cet espace multiethnique s'exprime. La ville de Mexico est un reflet microcosmique du reste du pays. Le district fédéral réfracte les clair-obscur de nos manques et de tristesses, et de nos réussites et vertus, et les cultures urbaines, communautaires et élitistes pendent à un fil très délicat qui permet d'établir un pont qu' ne communique pas paradoxalement à une de ces trois formes de concevoir la vie que l'on ne consiste plus que des définitions en ce qu'i divisent à différents groupes qu'i habitent dans la Ville de l'Anáhuac. Nous subsistons dans le labyrinthe de la

solitude illuminé par ce fil doré d'espérance. Pourquoi ne pas abandonner l'idée romantique d'être la "ville de l'espérance" pour incarner la ville de la tolérance, de l'inclusion, de la vie en commun, des alternatives, de l'internationalisation, des relations interculturelles avec les groupes ethniques du Mexique et du monde ? Pourquoi ne pas récupérer le leadership ; il y a beaucoup d'années le Mexico était le capital culturel du continent. La tâche est ardue mais possible. Ce sont des rêves réalisables d'une signature pendante que la "démocratie" a mutilée.

La parenté et la plaisanterie dans la culture malienne, par le Professeur Youssouf Tata Cissé

Le Professeur Youssouf Tata Cissé est de la trempe des grands sages et savants d'Afrique. Il est chercheur à la retraite au CRNSS, et a débuté sa carrière à l'Institut Français d'Afrique Noir à Paris. A l'origine il n'était pas destiné pour une carrière de recherche ou de sociologie, parce qu'au début il travaillait comme conseiller technique au Bureau de Développement de la Production Agricole. Il est Vice Président du Cercle Amadou Hampaté Bâ, il est membre du conseil scientifique de la Fondation SCOA, il a réalisé un DSS et publié une thèse, qui a été intitulé dans un document célèbre « les confréries des chasseurs bambaras et malinkés ». Il a été l'initiateur, dans les années 1970, d'un colloque sur les grands empires du Mali, du Songhaï, du Ghana, puis les grands royaumes qui se sont succédés.

Je ferais écho, ne serait ce que pour démentir la tradition qui me colle la peau et qui veut que je sois un bavard incorrigible. Je remercie une fois encore les organisateurs du festival sur le Niger, qui me font l'amitié de m'inviter pour venir vous parler d'un aspect de notre culture qui me tient particulièrement au cœur, par ce que je suis concerné à plus d'un titre.

Ayant été à travers mes ancêtres à l'origine de cette institution ; je veux parler de la *senan kounya* et *kassé nema au koun*. Cette institution qu'on appelle vulgairement parenté à plaisanterie parce que c'est cette plaisanterie qui retient l'attention des gens, et que moi j'appelle après d'autres auteurs notamment français « la parenté cathartique ». Qu'est ce que c'est que la cathartie ? C'est en sens philosophique du terme, la purification par la parole, par le geste, donc c'est ce mot qui définit cette institution vieille de plus de 5000 ans. Instauré au lieu dit Diengeredé, une colline située au nord ouest de Koumbi Dioufique, Koumbi Saleh n'existait pas encore. Aux soninkés cavaliers venus de la vallée du Nil ont contracté avec les aborigènes qu'on appelle les kakolo (mounoun toun beyan ka koro). Au lieu dit Dienguedé, plusieurs récits soninkés relatifs à ce pays au Wagadou, à l'empire du Ghana parlent toujours de cette alliance. Elle est intervenue à la suite d'affrontements sanglants entre ces cavaliers soninké et les kakolo chasseurs, cultivateurs dont le centre du pays était Koumbi. Et les fondateurs de cette cité ne sont pas les soninkés, même si nous sommes venus cohabiter avec eux, se sont les Konatés. Enfin les *Kon* et les *atés* ils nous ont accueilli après tous les affrontements. Se sont les kakolos qui ont eu cette idée géniale d'instaurer la paix sociale, religieuse entre eux et nous. La tradition dit que nous nous sommes rendus, nous avons tourné le dos vers l'est d'où nous sommes venus et les kakolos vers l'ouest jusque vers la mer où s'étendent les terres de leur patrie « koiyi batoufen son » « beyi ka dio son » les kakolos avec leur dio ont procédé à des sacrifices. En tout cas sacrifices soufflants sur cette pierre, et nous soninkés des béliers « agné degué min neyokan gné » vous savez que tout pacte important chez nous est survie de la consommation du degué. C'est cette consommation succulente qu'on consomme après les repas. Et généralement on met quelques gouttes de sang des responsables de ce serment dans le degué. Mais les anciens disent qu'il y a un dio entre nous. Les gens ne savent pas d'où vient ce mot dio. Le dio peut être dressé ou couché, une pierre sacrée sur laquelle on prête serment. C'est ça le « dio ». Devant le « dio » tu jures de dire la vérité. C'est un serment que tu prononces, et enfin tu signes. C'est-à-dire, nous posons la main à plat sur cet objet, qui peut être une pierre de foudre, un aérolite, ou en tout cas l'objet repose sur un métal pur,

puissant. Je dirais même saint. Quand on intronise un roi sacré, on le lave en mettant toutes les parures et cela sur le « dio ». On vous lave pour vous rendre propre, on vous purifie à ce que le récipiendaire ne sente plus, il acquière l'état de l'or, l'or est pur, l'objet pur par excellence. Le récipiendaire devient transmissible. C'est ça le « dio ». Quand tu jures sur le « dio » c'est pour laisser ces empreintes, à ma connaissance deux personnes n'ont pas les mêmes empreintes. C'est ça notre signature à nous. C'est-à-dire l'identité de notre être profond s'imprègne dans cet objet qu'on appelle « dio ». Je demande la permission avec mes maîtres qui sont là « les Coulibaly » quand on prête serment dans certains cultes que je ne nommerai pas, c'est-à-dire que la violation de ce serment détruit l'être dans ses assises jusque dans ses tréfonds.

Voilà ce qui s'est passé entre soninkés et kakolos, ils sont nombreux. C'est une espèce qui abonde et dont nous, nous vivons naturellement, les Magassa, les Bakayoko, les Konaté, les Doumbia et les Diawara. Et ça fait la paix. Après on décrète car les kakolos sont têtus, et on dit comme un âne qui recule, que chacun allait administrer la terre de ses ancêtres. Selon les histoires et les coutumes et selon les dispositifs de sa religion. ; Toute décision devrait être discuté, toute décision arrêtée entre les contractants. C'est ça le « Diekafo » c'est-à-dire notre démocratie. Diekafo, c'est-à-dire débattre ensemble ,pour décider d'une manière irrévocable ,ce qu'on a dit de faire ou de ne pas faire, d'où le proverbe « Diekafo deya damouyé,fona kera faso tiko kounaye » on traduit « damou » par la paix, le confort et le réconfort. Dans la cohabitation « Diekafo ye damou ye » je ne sais pas comment à Ségou on le dit, mais voilà l'origine selon nous soninké de la « senankouya » « e k'a se nena o kun » {la raison pour laquelle tu as autorité sur moi} et on dit de l'allier cathartique qu'il est mon « djon ». Mais qu'est ce que veut dire « djon » ? Ca ne veut pas dire l'esclave mais l'obligé , «nin nye mun fo i b'o deké, n'bese ila , ubesonye nebesonyé ni nyé min fo, mba to i tala » c'est notre obligé d'ailleurs ,on voit les gens traduire cela par esclave. Par exemple pour parler du mandé « ko tontan djon tan ani woro » «tota djon » non ce sont des gens assermentés qui ont juré de défendre une cause sacrée donc « ko horonké i kouma kan deyi ka ko beye » « takafo dekelenbé kan siran ,bebi mosson a kanatigué i yoro » . C'est-à-dire mon obligé. Plusieurs auteurs ont décrit cette institution extraordinaire, des auteurs surtout européens. Je vous invite à lire certains de ses articles de « LABORE » je crois qu'on doit trouver à la bibliothèque nationale ; la contée Solange de GUENIN la première collaboratrice de Marcel Griaule, a écrit un ouvrage sur la devise des dogons, ouvrage introuvable, ou il a recensé les devises, les parents catarthique, c'est comme ça que les Dogons appellent la senankouya « les mangous » les peulhs, les bozos nous diront autrement. Marcel Griaule aussi de même que sur le « niamou » voyez c'est ce qui me fait dire que la senankouya est une chose incommensurable de la solidarité agissante entre, des familles, des groupes d'individus, des ethnies. Par exemple deux senankouns n'ont jamais démenti les relations sexuelles, je ne parle même pas du mariage. Les peulhs et les forgerons, ce n'est jamais démenti. En tout cas il y' a toujours des malheurs qui suivent cette rupture du « tanan » d'ailleurs le « djo » devient un « tanan » c'est-à-dire un interdit sacré. Entre les bozos et les dogons qui ose dire le contraire dans cette salle ? Tous les jours, tous les ans, on nous dit qu'il y' a eu des malheurs à la suite des rapports qu'un bozo a eu avec un dogon, ou qu'un peulh a eu avec un forgeron. Les origines sont diverses, chacun y va de son petit couplet, concernant l'origine de la « senankouya ». En tout cas, moi je vous dis celle qui existe entre nous et les kakolos et évidemment leurs descendants les malinkés et même les bamanans et les peulhs qui sont là {koni marakadeni be sinna foula tièkoroba ka kan ka fo kaou}. Tous les peulhs doivent appeler le dernier des soninkés « kaou » donc c'est la reconnaissance de l'autre, les respects dus à ses croyances. La « senankouya » c'est ça.

Nous, nous n'avons pas interdit aux kakolos de sacrifier des chiens, noirs, rouges, sur leur « djo » et de les consommer, nous, on les consomme pas, nous préférons des béliers ,mais il paraît que c'est très bon , mais moi ça ne me tente pas, la viande de chien. Et généralement toute alliance est suivie de femme, en tout cas, d'union militaire, par ce que les 'senankouns doivent en tout temps et en tout

lieu se porter assistance. On a vu cela en 1914 à Verdun quand le mossi Ouédraogo offrait sa poitrine aux balles pour défendre un Diarra du soudan français, ça va jusqu'au sacrifice suprême. Certains disent qu'il y'a senankouya entre forgeron et peulh, par ce que l'autre aurait consommé la cuisse qu'il fait griller par ce que l'autre mourait de faim. C'est quelque chose de profond, de sacré. Et chaque fois que le malien ou une région donnée s'est sentie en danger, on a eu recours à cette institution.

Au colloque sur la « maya » d'aucun disait que les Berbères ou les Maures sont hors cette alliance, mais il y'a rien de plus faux, car il y'a des Berbères qui ont pour senankou les Coulibaly. Des Maures qui ont pour senankouns des Soninkés, ça c'est bien connu. Voyez à chaque étape d'une association, quand l'unité nationale, quand il y'a péril en demeure, nous renouvelons le « djo ». C'est ce que Soundiata faisait. Il faut parler de ses grandes étapes de notre institution concernant la «senankouya». D'abord il a annoncé la couleur quand il franchissait le WOYOWANYANKO à Bako, «a ye filen'sekan dema, touba lakono, mogotigui nakan te fili, diamana tiguï nakan te fili touba la kono ». Quand les gens disaient qu'un tout jeune mofflé qui viendra commander les vieilles barbes, il a dit attention ! 'Je suis l'oiseau du grand bosquet' c'est la voix du komo, tenez vous bien. « A ye filen'sekan ma » jugez moi plutôt au bruit de mes pas. « Mogo tiguï nakan te fili toubala kono » je suis l'oiseau du grand bosquet, on ne doit pas se méprendre sur le bruit de mes pas, la puissance du bruit de mes pas « ne ye komo deye mandé » partout au mandé il y' a le komo. C'est le masque du komo qui est le grand « komo » (l'oiseau). Des sa maturité le jeune bamanan est circonci, il devient un homme défenseur de la cité. Les gens se sont dits ; ça ce sont pas des propos de jeune! Alors on commence à prêter oreille. Quand avec ses amis, ils sont nombreux venus de partout, le Ouagadou a donné une cavalerie au nom de la « senankouya », les Konaté, il y' avait pas encore les Keita, les Wagué, tu sais quelque chose mon frère ami, monsieur DOUCOURE qui est conseiller spécial du président de la république, merci. Quand tout est fini, les griots le disent dans les chants, on n'enseigne pas notre malheur. C'est ça, la méconnaissance absolue de nos traditions, de ce qui doit faire l'unité de ce pays, l'union. « ko tontan djonlan a ni woro mamourouassi tie dourou mourï kanda lourou, diaby fin djon nani, gnara nani, ko o deye mandé yé, ko soundiata kokelè, kini boloyé, touramagan a nouman gnè touramakan gnè dïssi yé koné ouye, ni ya men kaman dissidon ». C'est pourquoi les Koné se dressent sur leur ergot pour dire qu'ils sont les oncles de Soundiata « a seenye tieden yé, totadjon komoden a do ye gnarali ye, mini na tachin o ye moriden ye ». C'est pourquoi nous sommes les marabouts des Bamanans et des Malinkés, ils ont certes la connaissance, mais s'ils veulent lire notre coran, ils ne voient que l'obscurité. Quand on a dit ça, ça fait le «ciment » « si manfoussa si yé , be fa ye kobaké ni diama ni kono » il faut se rappeler mais on ne peut pas aller l'un sans l'autre.

Aucune ethnie au Mali ne peut aller sans l'autre. Nous sommes tous des métis, sang mêlé, qu'on veule ou pas, moi j'ai 8 sangs dans les veines. Quand on m'a dit à propos du conflit berbère, je ne sais pas il y'a combien d'années, que j'étais raciste, je dis non, ils sont venus d'ailleurs, certains, nous les avons accueilli au Ouagadou, on s'est marié. Le plus noble des Touaregs d'Agadez, l'amenokal d'Agadez est noir de couleur , c'est vrai « o deye toko gnokongnè ye, don gnokona, ani, bognokonna , ani bognokon fé ». C'est ça chez nous au Mali. La vie au sens propre ou figuré est interprétation « a be gnokona n'a, antara yorobela ». Les Markas se trouvent jusqu'au Cameroun avec les mêmes institutions. « A bi boyanfè » nos institutions se ressemblent tant. Quand je vois au Tchad, j'attends des choses, mais, je dis c'est chez moi ça. Et c'est cela, lequel, l'homme politique, l'enseignant doit penser dans ses grandes décisions.

Revenons à Ségou, vous savez, Ségou vient de Bendougou, mais les Ségoviens ne veulent pas le dire. Ma patrie, mon pays de naissance, derrière le Baní (bendougou niamana) et le fondateur de l'empire bambara de Ségou, (ne vient pas de Djenné comme vous l'écrivez, mais bendougou

niamana prés de fokou) sa mère est une Sacko, Marka, Sounoun Sacko « Coulibaly monagna tchogo tchogo abolowiliyé marakadeyé ». Après tous les événements, les renversements, qu'il y'a eu c'est (gnoulon kolo, gnola aussi est derrière le Baní) on peut dire fils spirituel de Biton qui l'a élevé, instruit et qui l'a fait un guerrier et ce dernier aussi dit : les Markas nous emmerde. Alors les Markas ont fait l'embargo, plus de marchandise dans le port de Ségou, y compris le sel. Quand les Bambaras et les Malinkés manquent de sel, ils croient qu'ils aient un pied dans la tombe. Alors ce sont des traditions que les gens de Ségou ne disent pas. « Kokè koua yerè tena dougou kono tougouni » les plaintes ont commencé à se multiplier, provenant de ses sœurs, cousines, et ses conseillers. Alors disait le roi « moi Ngolo, puisse livrer une quelconque discrimination dans ce pays, raciale ou ethnique ».

Si on dit : Ségou, c'est quoi ? « Ségou nani any maraka dougou kononton o deye segouyé ». Les 4 Ségou, quand vous êtes sur le fleuve, il y'a quatre cités qui se succèdent : Sekoro, Sebougou, Segoukoura, et Segousikoro. En 1795 l'Ecossais Mango Park a décrit, il fut le 1^{er} des européens à dire que Segou était composé de 4 cités. 4 Ségou, et 2 métropoles Marka sont tous plus anciennes que Segou. Alors on dit, que le Fama même a dit que nous sommes les mêmes, même père et même mère. C'est pourquoi à l'indépendance du Mali, je ne sais pas de qui est cette devise du Mali, (un peuple, un but, une foi) moi, je me suis senti concerné profondément. Et Bazoumana Sissoko, le grand et d'autres ont repris « golossi bé fangana, bitonsi bé fangana, ambé be fangana fanga ye anta deyé an bé diedon ». C'est notre bien commun, comme le Mali est notre patrie commune. Le Mali est indivisible, voila ce que j'avais à vous dire au nom de mes « djonkeba » « djonkenou » « fougrou » « zombaw » « gnekelenou » et les autres.

DEBATS AUTOUR DE LA PREMIERE SERIE DE COMMUNICATIONS

Dr Mamadou Fanta Simaga : J'interviendrai juste sur le premier thème pour dire à Cruz combien j'ai été sensible à ce qu'il a dit parce que ça nous montre que le monde est divisé en deux : les nantis et les non nantis. Qu'on soit d'Amérique latine, d'Asie ou d'Afrique, c'est l'uniformité dans la détresse. Actuellement le monde est géré par la mondialisation et son corollaire de globalisation. Après tout ce qu'il vient de dire, je me rends compte que la mondialisation et son corollaire de globalisation c'est avant tout qu'une guerre de valeurs. On assiste sans se rendre compte à une guerre des valeurs entre l'Amérique et la vieille Europe, nous savons, les problèmes qui existent entre eux ; et guerre des valeurs entre les nations émergentes, sans parler de nous autres africains, c'est ça le grand problème du 21^{ème} siècle qui vient d'arriver. Or qui dit guerre des valeurs, dit d'abord, guerre des sociétés.

A nous autres en Afrique, qu'est ce qu'on a en Afrique pour faire face à cette guerre des valeurs ? La première déjà on veut nous imposer le libre échange etc. Et pourquoi ? Nos pays ne peuvent pas ouvrir les frontières comme ça, c'est la guerre des valeurs. Et qui dit guerres des valeurs, dit d'abord la tradition. Et bien personnellement j'ai pensé la tradition étant avant tout un modèle de transmission de génération en génération de connaissances, d'informations, d'opinions, de manière de faire ou d'être, relative à une société, et bien cette tradition se perd souvent dans nos pays faute d'avoir été écrite. La transmission orale du pouvoir pouvant déformer les faits avec une possibilité de l'oubli rapide de l'origine de ses faits. Je m'explique ; nous sommes les peuples de l'oralité, donc les peuples du verbe, et le verbe c'est important. Notre premier patrimoine culturel c'est le verbe, c'est la parole. La parole anoblie, la parole oriente vers les hauts sommets de la morale, c'est ça notre culture première : la parole. C'est pourquoi on dit à Ségou « la parole est maléfique, mais le silence aussi peut être maléfique ». Ensuite, qu'est ce qu'on dit de la parole ? On peut beaucoup connaître, mais on ne peut pas tout connaître, cela veut dire que la parole voue à l'oralité. Et ensuite qu'est ce

qu'on dit « tout dire, tout faire, c'est souvent tout détruire ou se trouver responsables de tout, victime du tout ». Enfin quel rôle, comme on a défini ici, à Ségou la parole ; comme l'avait dit notre Amadou Hampaté Ba (paix à son âme), la parole est le fruit dont la peau est le bavardage amical et fraternel, la chaire, le dialogue fécondant, et le noyau du bon sens. Il y a toute la cosmogonie bambara et même de l'Afrique de l'Ouest dans ça. C'est le noyau qu'on plante, qui fertilise et qui vient donner l'arbre, qui va donner des fruits.

C'est la rencontre de deux sensibilisations, par ce qu'on a rencontré la civilisation européenne, gréco-romaine, alors naît un fruit résultant de ça. Mais dans cette guerre qui s'annonce, des vraies valeurs, si on ne cherche pas dans nos traditions, les valeurs qui peuvent servir de socle pour protéger nos nations, on va disparaître. Ça sera la terrible loi des révolutions : « qui gagnera pas, perdra ; qui perdra, disparaîtra ». C'est ça qui menace dans la guerre de mondialisation. Et ensuite la loi du « tues moi, je te dévore » ; ça sera la lutte entre les nations : « si tu ne me tues pas, moi je te dévorerais ». Donc il y aura toujours un cadavre. Souhaitons que l'Afrique se ressaisisse, pour ne pas être ce cadavre, et comme vient de le dire notre ami mexicain. Vraiment, je trouve que tous leurs problèmes se trouvent aussi en Afrique.

Moussa Allassane Diallo : Je voulais remercier les deux conférenciers pour leurs brillantes interventions et surtout les riches enseignements qu'on a pu en tirer. Je voulais interpeller Mr CRUZ par rapport à son exposé et notamment tout le lien qu'il a pu faire entre mondialisation et la connaissance traditionnelle. Je pense que c'est extrêmement important parce qu'en réalité aujourd'hui quand on parle de mondialisation, de globalisation personne n'échappe à ce concept là. Si de mon enfance à Ségou ici je me mettais à côté de ma grand mère en début de soirée pour écouter les contes qu'elle pouvait me dire, mon fils à 20h il sur TF1 pour écouter le télé journal, pour savoir ce qui se passe en France après il va sur CNN pour savoir ce qui se passe aux USA. Donc c'est quelque chose que nous vivons. La mondialisation c'est ne plus un mot, ce ne plus un concept ; la mondialisation c'est un vécu. Donc on a dépassé le stade d'être d'accord, ou de ne pas être d'accord. La mondialisation est aujourd'hui dans nos foyers et on vit avec.

Maintenant pour ce qui concerne le concept de « développement économique et mondialisation », ce qui est important pour nous africains, c'est de dire que dans un premier temps la mondialisation était fondée sur des concepts d'entreprises d'exploitation, et par conséquent, de production : une production destinée à un marché. C'est ça qui compte. De plus, ils se disent aujourd'hui qu'il faut maximiser le profit; le premier paramètre de maximisation du profit, se sont les ressources humaines : c'est l'homme dans l'entreprise. On avait mis le capital devant l'homme, mais aujourd'hui l'homme avant le capital, et c'est là où l'Afrique a une valeur ajoutée à apporter et c'est là où l'Afrique a un plus grand apport dans la mondialisation, parce qu'aujourd'hui, en considérant que les ressources humaines dans l'entreprise, dont l'exploitation est la première richesse, le premier facteur de production, ils sont tombés sur des notions qu'on appelle la gouvernance d'entreprise. Cette gouvernance se repose sur des notions qu'on appelle la déontologie, l'éthique ou même la morale, donc c'est pour l'Afrique une richesse qu'elle peut apporter et c'est sur ce point que je voulais interpeller. Comment aujourd'hui l'Afrique, à travers le Mali, notamment à travers sa richesse culturelle, peut apporter de fondamental pour améliorer le développement économique à travers la mondialisation. C'est là où il y'a tout le débat.

Lassana Kamissoko : Comme nous sommes dans le débat, Je vais vous raconter une histoire pour montrer que la langue et la parole sont au cœur de tout.

Le roi envoie son griot aller chercher la viande la plus succulente. Il est parti, il a acheté la langue. Le lendemain le roi lui demande la viande la plus détestable. Il est parti acheter la langue encore. Il a

dit hier la plus succulente des viandes s'était la langue, et aujourd'hui la plus détestable est la langue ; comment tu expliques cela ? Il a répondu : 'c'est la langue qui arrange tout, et c'est elle qui gatte tout'

C'est sur quoi nous débattons aujourd'hui ; dans notre pays ce n'est rien d'autre que la parole. « C'est moi qui ai dit cela » ; « je dis de faire cela » ; « je dis que je ne fais pas cela » ; « je ne suis pas d'accord ».....

Chez nous ici, c'est la parole qui est la plus vieille de tout. Partout où il y a des problèmes, des difficultés, un nom de famille a été dit. Et partout où il y a eu du bien, un nom de famille a été dit. Et partout où il y a des problèmes, le « senankougnan » a été évoqué. Alors, une parole, une entente.

Ismael Maiga : Depuis la première édition du festival en 2005, Ségou est dans une logique de développement fondé sur le savoir local. Je crois qu'il faut saluer l'effort méritoire des organisateurs et tout le staff qui est là et qui a participé depuis la première édition de cette grande aventure.

Je crois que notre ami du Mexique a posé clairement et de manière franche, les questions que nous devons poser au Mali : Quel est le poids des pratiques de l'Etat? Quel est le poids des medias de l'Etat ? Comment une société civile avec ses composantes de la créativité artistique, culturelle et intellectuelle peut elle se développer, se mouvoir ?

Je dis que si la réflexion n'est pas posée de manière stratégique, il est à peu près sûr que nous passerons de causerie en causerie, ainsi de suite. Il est extrêmement important qu'on définisse les choses de la manière la plus stratégique.

Birama Tangara (Directeur régional du plan-statistique, aménagement-population) : Je m'adresse aux bibliothèques vivantes, le docteur Simaga et le professeur Youssouf Tata Cissé. En fait, qu'est ce qui se cache derrière le mot « djon » ? Captif ? Esclave ? Nous nous disons mon « djon », alors vous venez de dire que « djon » est un obligé, mais pas un esclave.

Vous intellectuels du Mali, qu'est ce que vous avez fait pour nous transmettre ces savoirs? Cette culture? Car j'ai vu en d'autres lieux les intellectuels font des causeries dans les écoles. Les intellectuels se promènent dans les fêtes foraines, ils véhiculent leurs savoirs, les savoirs de leur territoire. Et nous, nos intellectuels vont écrire en France ou ailleurs ; quand ces livres nous arrivent, ce n'est pas à la portée de n'importe qui. Et vous, est-ce que vous avez pensé être démocratique comme c'est le mot à la vogue ? Pour être à la portée de tout le monde ?

Réponse du Professeur Youssouf Tata Cissé : Je vais revenir à la question du jeune Toungara. J'ai travaillé dans ce pays comme chercheur jusqu'en 1974. On m'a refusé ici toute promotion depuis que je suis sorti de Katibougou. Quand on m'a nommé professeur associé à la Sorbonne, j'ai émigré. J'avais 39 ans. Je n'ai pas dit non au Mali, je n'ai pas cessé de publier sur le Mali et l'Afrique de l'Ouest. Je suis à l'origine de la fondation SCOA, pour la recherche en Afrique noire. Mille pages, j'ai transcrit et traduit 1000 pages, traduction mot à mot, comme pour prouver à moi-même que je maîtrise ma langue maternelle, le Malinké. J'ai juré de publier tous les ans les actes des colloques, et je l'ai fait seul, on ne m'a pas donné un centime ; j'ai transcrit, rédigé et ça été édité au fur et à mesure. Voilà ce qu'on a créé, il faut que tous les maliens tous les enfants de l'Afrique de l'Ouest puissent lire ce que nous écrivons ; c'est le but. A vous maintenant qui voulez lire et comprendre ces choses, de faire en sorte que vous ne soyez pas des orphelins de cette culture, et de cette histoire construite par nos ancêtres.

COMMUNICATIONS

Le savoir local comme facteur de développement de la production agricole et une amélioration de la gestion des ressources naturelles, par Dr Modibo Keita et M Kô Samaké

Dr Modibo Keita a obtenu son doctorat en Sciences Sociales à l'Université de Tübingen (RFA), en 1983. En 1986, il créa le Cabinet d'Etudes pour l'Education & le Développement (CED), et en 1996 le bureau d'études CEK – Kala Saba. Ses expériences de ces dernières années se trouvent surtout dans les domaines de l'appui à l'autogestion des populations en milieu rural et urbain, la planification, exécution, suivi et évaluation participatifs des programmes/projets, l'appui aux ONG, associations et aux Collectivités Territoriales, la formation des formateurs et facilitateurs (andragogie, animation-communication), et la communication / plaidoyer.

M Kô Samaké a obtenu sa maîtrise en sciences sociales en 2003, et assistant de recherche au CEK – Kala Saba depuis 2006. Ses expériences se trouvent surtout dans la décentralisation au Mali, et plus précisément la gestion décentralisée des ressources naturelles.

Les savoirs locaux à la différence des savoirs scientifiques ou universels sont propres à une société ou à une communauté donnée. A cet effet, ils constituent le fondement culturel du développement des sociétés ou des communautés qui les produisent et les appliquent. En général, ces savoirs locaux découlent de l'histoire et perpétuent la culture de la société concernée. Pendant des siècles, des communautés ont accumulé des savoirs et des savoirs faire qui ont constitué le gage de leur développement économique socioculturel et politique.

De nos jours encore, ce phénomène continue et la société malienne ne fait pas exception à cette règle. C'est dans les systèmes de production et de gestion des ressources naturelles que ces savoirs sont encore les plus perceptibles chez nous. Dans le domaine de l'agriculture, les paysans survivent grâce à des techniques propres qui ne proviennent pas des laboratoires scientifiques. Ces savoirs locaux sont transmis de bouche à oreille ou par la pratique. Ces savoirs et savoir-faire locaux ne sont pas statiques, ils ne proviennent pas du néant et s'améliorent dans le temps et dans l'espace à la suite des innovations endogènes et exogènes. C'est ainsi que les paysans savent faire la différence entre les types de sols et qu'ils possèdent des idées fiables sur la prévision météorologique (comme les paysans dans d'autres cultures aussi). Les techniques paysannes de production et de conservation des semences, le plus souvent ignorées par les structures modernes, ont généré des résultats très satisfaisants pour ceux/celles qui les appliquent. Dans un contexte de réchauffement climatique, les paysans ne se comportent pas en victimes résignées. Au contraire, ils ont réussi à développer des techniques de lutte antiérosive qui favorisent la restauration des terres. Les instruments sont utilisés en fonction de la nature de la terre. Partout dans le monde, les pasteurs et les agro-pasteurs disposent de connaissances fines sur les races animales, les types de pâturage, les maladies animales et les médicaments appropriés à leur traitement, etc. Dans le domaine de la pêche, les pêcheurs traditionnels disposent de savoirs faire en matière de pêche. Ils maîtrisent les périodes de la crue et de la décrue. Ils connaissent les cycles des poissons et savent quel instrument il convient d'utiliser pour pêcher à tel ou tel endroit ou telle ou telle espèce de poisson. Ils sont conscients du caractère épuisable de ces ressources halieutiques et prennent des mesures conséquentes. Dans certains cas, les savoirs locaux ont pu sauver des ressources naturelles pendant des millénaires (cas des Alamandjou en pays dogon). Malheureusement les politiques de développement modernes s'inspirant des modèles occidentaux ont beaucoup contribué à l'affaiblissement voire à la disparition de certains savoirs locaux (« bibliothèques en feu » d'Hampathé Ba). A tel enseigne que beaucoup de personnes ne sont même plus conscientes de l'ingéniosité de notre propre société et de sa capacité à sécréter les solutions à ses propres maux! L'échec constant en Afrique des politiques de développement européen-

centriste ne devrait étonner plus personne dans la mesure où elles sont en rupture avec les savoirs et savoir-faire locaux. Car toute action de développement durable doit nécessairement s'appuyer tout d'abord sur les pratiques locales. C'est ce que les organismes d'appui au développement semblent comprendre de plus en plus. Notre propos ici n'est pas de faire l'apologie béate des savoirs locaux, mais bien d'insister sur leur complémentarité avec les connaissances scientifiques et techniques modernes. Car chaque type de savoir possède ses avantages et ses limites et le salut de l'humanité résiderait dans leur intégration.

La Renaissance du Banco, par M Madani Niang

Madani Samba Niang, né à Ségou en 1954, occupe un premier poste de professeur de français au Lycée Abdoul Karim Camara dit Cabral, à Ségou. Il participe activement au développement socio-économique de Ségou à travers des associations comme Ségou-Yeleen, Baara-Damu, Solidarité Handicap...

Chef du quartier Hamdallaye (Ségou), il est élu Conseiller Municipal de 1992 à 97. Dans le cadre du jumelage, il séjourne à Angoulême (France) pour des échanges pédagogiques et l'initiation d'un circuit touristique autour de Ségou. Détaché au Ministère de l'Artisanat et du Tourisme, il est le responsable régional du bureau du tourisme de Ségou depuis 2003.

Introduction

Au Mali, l'architecture de terre constitue l'essentiel des constructions en ville comme en campagne, dans le monumental et surtout dans l'habitat.

Certaines localités s'imposent en la matière par leur ingéniosité dans l'adaptation des matériaux locaux aux réalités climatiques et environnementales pour la réalisation d'édifices fonctionnels.

En plus de cet aspect, Ségou aura le souci particulier de l'esthétique dans les constructions qui lui assurera une identité architecturale singulière, et dans le temps et dans l'espace.

Ainsi, les premiers missionnaires comme Charles Monteil, Mungo Park... ont été émerveillés en abordant Ségou, par l'homogénéité des constructions, l'harmonie du style architecturale et surtout la finesse artistique de l'enduit. (Cf. livre de voyage en Afrique de Mungo Park 1795 Pages 310 à 317)

Aujourd'hui encore, la particularité de cette architecture se retrouve sous la plume d'auteurs comme Adam Bâ Konaré, Lilyan Kesteloot et surtout Maryse Condé dont les romans *SEGOU*, *LES MURAILLES DE TERRE ET SEGOU*, *LA TERRE EN MIETTES* décrivent admirablement les maisons en terre et leur succession de vestibules.

Et on peut prendre le risque de dire que la mosquée rouge de Fréjus en France construite à l'intention des tirailleurs est un désir de faire le lien entre ces noirs du Soudan et leur terre qui doit beaucoup leur manquer.

En quoi Ségou se particularise dans l'architecture de terre ?

En milieu Bambara, la construction n'est pas destinée seulement à mettre à l'abri des intempéries. Il faut y voir la manifestation des philosophies qui fondent la société et en assure la cohésion.

C'est pourquoi, l'emplacement était choisi après consultation des esprits ; aux quatre coins du vestibule étaient enfouies des graines de coton et des feuilles de ngoudjè selon un rite et au dessus de la porte, à l'intérieur, étaient suspendu certains « fétiches ».

Ainsi, le mur d'enceinte n'est pas seulement la délimitation d'un titre foncier, une frontière entre les hommes, mais une ceinture, un lien qui rassemble les membres d'une même famille – famille africaine s'entend avec pères, mères, oncles, cousins autour du patriarche – pour les rendre forts face à un destin commun.

C'est pourquoi, le mur, même s'il n'est pas en hauteur, s'impose par sa largeur et surtout par les « pattes d'éléphants » SAMA SE qui le confortent. Ces larges excroissances propres à l'architecture de Ségou créent par leur régularité sur toute la longueur du mur, un charme architectural et une atmosphère confinée pleine de mystère, en bambara BOLON DOGO DOGOW où se nouent beaucoup d'intrigues la nuit.

Cette communauté de destin en milieu bambara, c'est aussi au niveau du vestibule – FASO BOULON – caractéristique de l'architecture de terre de Ségou.

En effet, le mur d'enceinte se termine par cette pièce où les grandes décisions de la communauté sont prises. C'est le symbole de l'unité, de la cohésion et de l'autorité de la famille avec « une seule entrée » Ka doh da kélé nfè, ka boh da kélé nfè (parler d'une voix et agir ensemble).

C'est pourquoi, il y avait beaucoup de piliers en bois très résistant pour soutenir le toit imposant qui ne doit pas s'écrouler.

La porte des vestibules à Ségou avait cette particularité à nulle autre pareille d'être dans un renforcement du mur comme une alcôve. Cela témoigne de l'épaisseur du mur.

Une terrasse – Bambali - était aménagée à la porte pour accueillir certains visiteurs, certaines réunions ou servaient de lieu de détente les soirs de grande chaleur.

Selon le revenu du propriétaire, les piliers en briques qui renforcent les murs du vestibule dépassaient quelque peu le niveau du toit et les intervalles étaient embellis par des gouttières en bois et d'autres briques disposées en figures géométriques pour donner un ensemble presque sculpté qui se détache dans le ciel sur un fond de végétation que n'ont pas manqué d'admirer C. Monteil et M. Park depuis l'autre rive.

Ces techniques de construction et la finition typique de Ségou font une grande différence entre son architecture et celle des autres non moins célèbres cités comme Djenné et Tombouctou.

D'où venait le charme de cette architecture ?

Il y a d'abord le choix des matériaux.

Les briques étaient faites de terre argileuse mélangée à de la paille pour mieux lier la matière et tous les travaux de maçonnerie étaient programmés sur les périodes moins ensoleillées pour un meilleur séchage.

Les murs étaient successivement enduits deux fois avec du banco mis en composte avec du foin, de la poudre de néré et autres éléments végétaux pour une meilleure étanchéité et une bonne insonorisation afin de créer à l'intérieur cette douceur particulière de fraîcheur ou de chaleur selon le temps qu'il fait dehors.

La troisième couche en banco rouge enrichi au beurre de Karité était travaillée avec art et finesse. Et pour arriver à ce raffinement, la terre était tamisée, les impuretés et les grains de sable enlevés. La poudre ainsi obtenue était mouillée à l'eau selon un savant dosage puis mélangée au beurre de karité.

L'enduit était fait avec attention, soin méticuleux et lissé avec amour à la main dont les traces une fois séchées donnaient au mur tout son charme, tout son éclat avec un soupçon d'ombre.

Qu'est-il arrivé à tout cela avec la colonisation ?

Pour beaucoup de gens, l'architecture de Ségou a connu un renouveau avec l'arrivée de l'administration coloniale qui a fait construire les pavillons de l'actuel Office du Niger.

Ces bâtiments suscitent admiration tant par leur masse, par l'harmonie des formes que par la finesse des lignes.

A regarder de près ces bâtiments, c'est la mise en forme, au plus parfait, du savoir faire local en matière de construction avec des outils et autres instruments de précision plus adaptés à la maçonnerie.

On peut aisément se rendre compte de la différence entre le style architectural purement occidental et ce qui était en place et qui a été amélioré en comparant les maisons de hauteur moyenne, avec des toits coniques en tuiles ou en tôles (la Direction Régionale de la Santé, le Camp Militaire semblables aux maisons coloniales de Dakar, au Vietnam, à Madagascar...) aux pavillons en question.

L'amélioration a porté sur les briques, de grande taille faites d'un mélange de latérite, de sable touvenant et de chaux le tout fermentée.

Pour une meilleure ventilation et plus de luminosité, le toit sera surélevé et les ouvertures larges, surtout quand la toiture est en tôle.

Les autres éléments d'esthétique comme les SAMA SE, les colonnes verront leurs lignes plus régulières, plus symétriques mises en évidence au point que sous certains angles, ils donnent à voir le masque Ndomo (résidence du Gouverneur).

Au même moment l'architecture de terre a continué d'évoluer pour la population nantie en profitant des nouvelles techniques de construction.

Ainsi, certains vont faire des briques en banco et un enduit de sable touvenant, de terre et de chaux mise en fermentation (la maison de Cheik Oumar Fing, celle de Cheik Douanza, de Souleymane Diakité, d'Edouard Fau et les boutiques du Grand Marché dont les murs sont encore intacts).

Les toits seront hauts, les ouvertures larges et les éléments décoratifs comme les piliers et leur dépassement conservés.

Cela donne une autre allure à l'architecture sans une remise en question des matériaux et des principes de base.

Dans les quartiers populaires, certains apporteront à leur habitat ces nouvelles touches comme la hauteur, les ouvertures larges, les piliers à l'intérieur dans la séparation des pièces pour agrémenter davantage le cadre de vie.

D'autres plus riches, adopteront les briques en latérite et le revêtement à la chaux (Villa Marie Léa, Les maisons du Dr. Badjè Keïta, de Brière...)

Administration, riches et moins riches resteront fidèles à l'architecture de terre typique de Ségou avec le style, les matériaux locaux et le souci d'un peu plus de confort et de beauté.

A quel moment peut-on parler de rupture ?

L'architecture de terre est donc restée telle même si l'influence de l'extérieur lui a donné une toute autre apparence.

Le ciment et le béton n'émergeront du paysage architectural de Ségou que vers les années 75 dans des styles de construction asiatique, européen ou latino hispanique à la dimension du prestige que veut se donner le promoteur.

Avoir une maison en dur devient l'idéal pour tous. La raréfaction des pluies, du bois, du Karité et de la bonne terre va réduire l'entretien de l'habitat au strict minimum au point de remettre en cause l'architecture de terre, ses avantages socio économiques et son savoir faire.

Alors faut-il vraiment parler de renaissance du banco ?

Nous pensons que non !

L'architecture de terre de Ségou a subsisté à toutes les invasions qui lui ont imposé leur vernis sans jamais chercher à se substituer à elle.

Elle a peut-être été en hibernation et il s'agit de la décaper et de la lustrer aux moyens des nouvelles techniques et technologies adaptées aux matériaux locaux et au savoir faire traditionnel.

Les promoteurs de la Galerie KASOBANE ont été les premiers à aller dans ce sens en 1999 par la valorisation des éléments décoratifs du vestibule en milieu bambara, puis la réalisation en banco rouge du Conservatoire de Teinture Traditionnelle, le Ndomo à Pélengana.

L'initiative fera effet, car l'Association Ségou laben va reprendre les armoiries de la ville en banco rouge tandis que le Kamalen Blow de l'hôtel de l'Esplanade, le Bureau de l'agence de voyages Balanzan Tour, le Korè, Galerie d'Art Contemporain, l'Espace Culturel Badjidala et les 13 concessions du vieux quartier Somono en banco rouge enrichissaient le paysage architectural et touristique de Ségou.

Face à la mondialisation, la résistance de notre culture passera, nous en sommes certains, par la revitalisation de notre savoir faire ancestral et la valorisation de matériaux locaux adaptés à nos besoins de modernité architecturale.

Nous nous garderons de tirer une conclusion, car le débat est lancé comme ça à travers ces questions :

- quelle stratégie nationale pour un retour aux matériaux locaux de construction et d'architecture respectueuse de notre culture et de notre environnement et de notre capacité financière ?
- quelle politique adopter pour la conservation et la valorisation de ce patrimoine ?

Savoir local et système malien d'éducation, par *Dr Hamidou Magassa*

M. Magassa Hamidou est linguiste et anthropologue, spécialisé dans les études et le conseil. Il dispose d'une grande expérience sur le terrain au Mali et dans la sous région Ouest Africaine, notamment dans les filières riz et coton. Ses nombreuses missions attestent de son expertise en analyse des institutions de développement, de l'organisation sociale malienne et de la gestion des ressources humaines des associations et entreprises du monde rural. Il est l'auteur de publications scientifiques et littéraires sur la perception paysanne des problèmes de développement rural, notamment à l'Office du Niger.

Dans la très vive compétition internationale entre les promoteurs d'idées, de produits et de valeurs mondialisées, l'intégration du savoir local dans le système malien d'éducation est elle souhaitable et réalisable ?

A cette question posée par le 4^{ème} Forum du Festival sur le Niger, nous répondons oui par ce proverbe bambara « kooro bè a monyoro fari da » (le varan prend la physionomie, la couleur, de son lieu d'éducation)

L'intégration du savoir local dans le système malien d'éducation a des aspects historiques, linguistiques, économiques, politiques et socioculturelles.

1. Aspect historique

A la fin du XIXe siècle, la France conquiert en Afrique un très grand nombre de pays dont le Soudan et elle introduit un nouveau type d'enseignement avec la colonisation. D'abord au Sénégal, Jean Dard fut le premier instituteur français en Afrique francophone à la première rentrée scolaire à Saint-Louis, le 7 mars 1817". Sous l'impulsion des administrateurs coloniaux Gallieni et Archinard, de nombreuses écoles furent créées et organisées dans les territoires à pacifier.

Dès 1885, Victor Duruy, éminente personnalité en matière d'Instruction Publique, traçait le programme : *" si l'épée soumet les corps, si la charrue enrichit les peuples, c'est le livre qui conquiert les âmes. Derrière chaque régiment, il faut un instituteur, auprès de chaque fort, une école pour préparer : à nos négociants des agents qui puissent les aider, à notre administration des interprètes qui servent de lien entre elle et les indigènes, à nos troupes des éclaireurs qui assurent leur marche en pénétrant devant elles dans le pays ennemi... quand les indigènes apprennent notre langue, ce sont des marchés qui s'ouvrent pour notre industrie ; c'est la civilisation qui arrive et qui transforme la barbarie²".*

Au Soudan Français, puis au Mali, le système d'éducation moderne, avec une très faible implication du savoir local, a connu cinq grandes phases de :

1. 1882 (fondation à Kita de la première école) à 1903 : écoles d'otages, de fils de chefs, de cercles, manuelles d'apprentissages et des missions catholiques,
2. 1903 à 1944 : phase de synthèse, de systématisation et d'organisation unifiée reposant sur le régime de l'indigénat ;
3. 1944 à la Loi Cadre Gaston Defferre à 1957 : changements importants concernent les programmes désormais alignés sur la Métropole ;
4. 1962 : la Réforme de 1962 décide souverainement de « faire un enseignement qui décolonise les esprits et qui réhabilite l'Afrique et ses valeurs propres dont le contenu

² Cité dans " les colonies françaises. L'œuvre scolaire de la France dans nos colonies par H. Froideveux. Augustin Chalamel, éd. Librairie maritime et coloniale 1900- p. 20.

sera basé non seulement sur les valeurs spécifiques africaines et maliennes, mais aussi sur les valeurs universelles³ »

La Réforme de 1962 a pour principes que :

- « Tout enseignement sera un enseignement technique et professionnel »
- « L'élève n'apprendra que pour pouvoir agir »
- « L'école est en même temps cet atelier, cette usine, ce champ grâce auxquels l'élève vérifiera et utilisera ses connaissances dans le fonctionnement normal de ces unités de production".

La Réforme de 1962 a pour trait dominant la mise en place d'un enseignement fondamental et de grandes écoles supérieures pour suppléer au manque de cadres dans la fonction publique ;

5. 1996 : création de l'Université du Mali, renommée Université de Bamako.

2. Aspect Linguistique

- Lorsque la langue locale, parlée par des maliens, est utilisée comme langue écrite d'enseignement, l'efficacité interne de l'école s'en trouve améliorée comme l'a prouvé à suffisance l'expérience de la Pédagogie Convergente (PC), lancée dans la région de Ségou dans les années 1980 ;
- Il est à noter que 11 langues maliennes (bamanan, fulfulde, songhoï, tamasheq, dogon, soninké, kassonké, bozo, bomu, senufo et minianka) sont déjà instrumentées et utilisées dans 2.050 sur 7.270 écoles à PC et que le niveau d'atteinte du résultat est malheureusement de 28,20% (le taux d'alphabétisation serait de 24% en 2004) ;
- Diverses missions du ministère de l'éducation ont noté que les maîtres ont beaucoup de difficultés à utiliser le nouveau curriculum PC parce qu'ils sont très peu formés dans la transcription en langues nationales, la compréhension des concepts et ils ne disposent pas de lexique, de manuel et de guide pour corriger ces faiblesses. En conséquence, il est parfois suggéré d'arrêter l'extension des écoles à PC pour mieux renforcer la formation dans celles qui existent ;
- Le goût ou le dégoût de la lecture découle de la façon dont l'apprentissage scolaire a été vécu par l'apprenant, en rapport avec son propre univers culturel local ;
- Il importe en conséquence que les maîtres pratiquent convenablement les activités d'apprentissage de la lecture à partir des écrits à caractère pédagogique, des journaux et des publications officielles en langues locales.

3. Aspect Economique

- En tant qu'enjeu économique, le savoir local est l'objet de sollicitation de la part des usagers pour des raisons de proximité, d'accessibilité, qui constituent le marché linguistique d'une aire culturelle donnée. L'intérêt à parler une langue locale, malienne ou autre, est donc implicitement lié à un rapport de forces commerciales, économiques ou politiques.
- Aucun développement économique du Mali n'est actuellement envisageable dans l'état actuel du système d'éducation qui a un besoin très urgent d'actions vigoureuses de réhabilitation qualitative à tous les niveaux : accessibilité, institutionnel, pédagogique, formation des étudiants, des enseignants et des chercheurs, infrastructure, équipements et matériels consommables, fonds de recherche, gouvernance académique, gestion des flux etc.

4. Aspect Politique

³ Etude sommaire sur la réforme de l'enseignement au Mali et ses conséquences- préparé par le Centre Régional de l'UNESCO pour l'information et la recherche pédagogique en Afrique - M. Druel - 1966- Accra.

- Il est recommandé de mobiliser toutes les ressources financières, techniques, humaines et matérielles pour réaliser l'ensemble de la rédaction du curriculum de l'enseignement en langues maliennes

5. Aspects Socioculturels

- Ecriture, alphabétisation et enseignement en langues nationales
- Recherche scientifique générale et technique
- Créativité et communications multimédias
- Vulgarisation des résultats et reconnaissance publique (actes officiels, œuvres scientifiques, culturelles et artistiques)

Conclusion

Evoluant en marge du savoir local, l'école malienne n'a directement concerné qu'une minorité d'individus qui est apparue progressivement en surnombre dans le modèle économique et la société qu'elle est sensée transformer.

Au Mali, le plus grand secteur pourvoyeur d'emploi est essentiellement rural. Il est surtout informel et très faiblement formel, avec les quelques actifs salariés de l'Etat et du Secteur Privé.

Dans les conditions socioéconomiques actuelles, l'efficacité interne et externe de l'école malienne est très peu productive de savoirs et de biens.

« L'enseignement que nous avons vu fonctionner au Mali, aux différentes périodes de son histoire, n'a jamais touché qu'une infime proportion des populations. Cet enseignement, non intégré au cadre économique et social n'a pas été capable de transformer ce cadre pour le développement économique et social. »

« Mais si l'école est un facteur de changement, quelquefois très important, il serait illusoire de croire que le changement vient d'abord de l'école ou que c'est l'école qui fait le changement. »

DEBATS AUTOUR DE LA DEUXIEME SERIE DE COMMUNICATIONS

Dr Simaga : Merci, c'est juste pour édulcorer, en pharmacie on dit édulcorer, c'est ajouter un peu de sel ou de sucre. D'abord concernant notre ami de l'agriculture, j'ajouterai seulement dans le souci de protéger la plante, l'environnement. Le royaume bambara de Ségou avait noté un certains nombres d'arbres dont la coupe devait faire l'objet d'autorisation spéciale du roi. Sinon vous coupez un tel arbre, on va vous couper la tête, c'était la loi, pour protéger. Je vais citer quelques une : le néré qui sert à faire le « soum bala », une sauce , il y'a le « Tomi » (tamarin) il y'avait le karité (si), parce que c'est la base de beaucoup de choses , il y'avait le baobab , il y'avait le « gounan » pour faire les boissons fermentées, il y'avait le « diala » (caïlcédrat) pour faire les pirogues, il y'avait le « dougouré » par ce qu'en cas de disette, on faisait du couscous avec et enfin le symbole de Ségou le balanzan, c'est une plante spéciale ; pendant l'hivernage, il est tout sec, on dirait un arbre mort ; il laisse tomber ses feuilles qui sont très riches en ologo, élément et qui enrichissent la terre pour les cultures. Donc on ne pouvait pas couper. C'est ce que j'avais à ajouter à l'orateur sur l'agriculture. Quand à mon jeune frère Niang, quand il a parlé de la construction, il a dit qu'il y'a toujours les 3 stades, c'est que historiquement à Ségou, chez le bamanan, toute décision principale passait par trois lieux. Il y'avait trois lieux de décision : comme on dit, on conçoit « sonia kono » c'est-à-dire la partie de la maison la plus profonde, qui est même nocturne. On conçoit les projets, on les débat, ensuite on vient vérifier, « sanza koro » c'est-à-dire sous la véranda et enfin « férèbakan » sur la

place publique. Même les décisions royales, c'est pour vous dire que le roi ne décidait pas seul, il y'avait les 3 stades, ce qui se respectaient dans les constructions des maisons.

Quand à mon frère, l'éminent Magassa, il ne cesse de nous étonner, j'ajouterais simplement, que Ségou a été très conscient de l'éducation des jeunes. C'est pourquoi on a crée à Banankoro, à 12 km d'ici, ce qu'on appelle « sefinso » et « mobaso » c'est-à-dire la maison des cheveux noirs et des adolescents. Tous les jeunes gens de Ségou, filles et garçons, pouvaient y aller aux frais du roi. Manger, dormir, la parole. Actuellement après la chute de l'empire en 1947 la colonisation construit en lieu et place de cette maison, ce qu'on appelle le cours normal de Banankoro, après c'est devenu l'ENTF pour les jeunes filles et actuellement c'est revenu à sa mission première, c'est là qu'on achève le perfectionnement des jeunes officiers. Vous voyez, c'est que Ségou était très conscient qu'il fallait éduquer. Il y avait 4 qualités qu'on inculquait chez les jeunes. La première qualité, on leur disait « sodon, yiridon, yeredon de gnokonte » c'est à dire savoir monter au cheval, sur un arbre, savoir nager, c'est beau, mais se connaître est meilleur. C'est la fameuse phrase de Socrate qui est à la base de la philosophie gréco- romaine « connais toi toi-même ». Ensuite à Ségou on ajoutait : se connaître, mais mieux s'accepter, accepter sa condition. A l'heure actuelle, si on pouvait inculquer. Qui s'accepte aujourd'hui en Afrique ? J'ai dit cela à la télé africaine , quelqu'un qui a 100.000f de revenu qui roule dans une 4+4 de 60.000.000 FCFA personnel, sa femme une Mercedes dernier cri, deux ou trois villas, est ce qu'il s'est accepté ? Par ce que pour avoir ça, il lui a fallu faire quelque chose qu'il ne doit pas dire.

La 3^e qualité qu'on leur apprenait c'est avoir confiance en soi « kada i yerèla » aujourd'hui l'Afrique est devenue, c'est Jean Paul Sartre qui l'a dit : « nous sommes devenus un écho sonore et déformé de l'Europe», «quand les bouches blanches crient à paris panthéon, les oreilles noires crient néon », et on met néon partout. Donc on n'a pas confiance en nous même. Donc soyons nous mêmes, on apprenait cela aux jeunes. La 4^e qualité est l'estime de soi même « ka kè i yere fè ». Ces 4 qualités faisaient l'homme.

Michel Fleuri : Moi je voulais reprendre ce que disait Hamidou Magassa, en disant que les savoirs locaux se trouvent confrontés au défi de la mondialisation, c'est-à-dire quels sont les moyens pour eux de répondre à des valeurs qui sont véhiculées par la mondialisation, qui sont adoptées par la population ? C'est ça le véritable problème parce qu'on peut faire le répertoire, comme l'a fait notre ami N'ko Samaké, des savoirs faire traditionnels, d'utilisation de la terre. Mais si la production ou plutôt la productivité de cette terre reste faible, le paysan restera pauvre, voir même, des rendements très faibles, pour cela ils vont développer des produits qui viendront concurrencer ces productions et feront de manière que ce paysan avec ses techniques traditionnelles ne pourra pas vivre sur sa terre. Le défi en ce temps là, c'est en utilisant ses techniques traditionnelles, de les marrer sans doute avec des techniques contemporaines, pour avoir des productivités qui les permettent de livrer ses gens là. Parce que c'est ça le vrai problème.

Je vais donner un élément d'ouverture ou de réponse à une des questions que posait Madani Niang en disant « quelle est la stratégie pour faire vivre l'architecture en banco » ? Alors les architectures en terre à Ségou ont une longue continuité, et on a assisté à la renaissance du banco rouge. Mais la présentation des maisons en banco rouge sont essentiellement des bâtiments commerciaux, se ne sont pas des maisons d'habitation, ça veut dire que ça a un aspect folklorique. C'est véritablement, si les populations s'appropriaient cette technique là pour pouvoir le faire. Et pour pouvoir le faire, ç'est a dire qu'il faut qu'elles aient le goût en même temps l'intérêt au terme économique ou écologique. Parce qu'il faut savoir aussi que les techniques traditionnelles de construction en terre posent problème aujourd'hui. Dans les villages on construit en terre, mais ils construisent aussi le toit et le toit il est fait en bois. Alors que tout le monde connaît la rarification de tous les grands morceaux de bois dans tout le sahel. On remplace ces morceaux de bois par des longerons en métal, que l'on va recouvrir de tôle, et on sait que dans les 3 ou 4 années prochaines le prix du métal va être multiplié par deux au plan mondial. Le prix de la feuille de tôle au lieu de

2.500fcfa sera à 5.000fcfa. Cela veut dire qu'il y'aura un véritable problème pour les gens pour se loger. Même les techniques traditionnelles n'y répondront pas, par contre éventuellement il peut y avoir des techniques constructives qui permettent de réajuster. Il y a un exemple à Pelengana, le maire a pris une initiative qui paraît extrêmement intéressante, qui est la construction d'un centre culturel. Ce n'est pas le centre culturel qui est important mais plutôt la technique de construction qu'il a développé, c'est-à-dire la technique de la voûte nubienne. Cette technique, qui est très importante au Burkina et qui commence à avoir du succès au Mali, consiste à construire en terre sans bois, sans longeron métallique, sans tôle. La voûte nubienne, c'est une voûte en plein centre, construite sans échafaudage. Essentiellement, vous avez besoin de monter le maçon avec un petit morceau de ficelle, pour pouvoir faire une voûte en plein centre. Et cette technique est extrêmement fiable puisque se sont des constructions en Nubie existant depuis plusieurs siècles. Alors il y'a 700 constructions qui ont été faites comme cela les 3 dernières années au Burkina. Et je crois qu'il y'a une centaine de ce type de construction au Mali. Voilà, nous avons une technique qui est à la fois peu chère par ce qu'on utilise comme matériaux la terre qu'on trouve en abondance ici ; au plan écologique il n'y a pas d'utilisation de bois ou de fer, puis au plan social il n'y a que la main-d'oeuvre locale qui est utilisée pour faire des briques. Donc les savoirs faire locaux peuvent être un instrument de développement, mais à condition qu'elles trouvent les moyens d'évoluer et de se marier avec d'autres choses.

Et c'est la même chose pour le problème de l'éducation. Il faut avoir des gens curieux de trouver des solutions contemporaines à partir des techniques locales. Et c'est là toute la problématique. Il faut que ça soit des gens qui fassent ce lien là.

Almamy Koreïssy : Après avoir entendu le docteur Simaga et Michel Fleuri, je suis très mal à l'aise. Je suis des deux cotés, je suis intéressé par tout ce qui se dit, et je suis des décideurs. Alors je vais attaquer les décideurs, c'est ça le malaise justement.

Si on analyse tout ce qui a été dit, c'est en faite le problème de l'adaptation du savoir local à l'évolution du monde. Nous avons un profond savoir local dans tous les domaines. Quelque soit les aspects de la vie, on trouvera une réponse à ce qui existait en une certaine période. Aujourd'hui ce savoir local semble être déposé par l'évolution du monde. Nous qui avons la chance d'avoir été envoyé à l'école, pour apprendre un autre savoir, nous n'avons pas été capable de nous approprier ce savoir et de faire la jonction des deux pour faire évoluer les deux. Magassa parlait des japonais, des asiatiques en général, mais ils se sont basés sur leur fondement culturel, local, pour assimiler, intégrer le savoir étranger pour se trouver là où ils sont aujourd'hui. Qu'avons-nous fait, nous cadres supérieurs maliens, nous africains ? Pas grandes choses. On a pas adopté ce qu'on a appris pour l'appliquer. Je crois que c'est là le problème, c'est ce qui nous interpelle tous.

En attendant la présentation de ce qui a été fait au pays dogon, ça renvoie l'interrogation de ce qu'on a toujours au pays dogon. Je suis chargé de la promotion du tourisme et de faire découvrir ce qui fait le charme du pays dogon. La question est : faut il conserver le pays dogon comme un sanctuaire qui n'évolue pas, avec des gens mises en cage, en marge de l'évolution mondiale de l'humanité? C'est inacceptable. Nous ne pouvons pas avoir la prétention de demander au pays dogon de rester dans l'état où nous les avons trouvé. Mais ils pourront conserver l'habitat traditionnel dogon, en l'adoptant, en le modernisant, en l'évoluant mais en gardant la même structure. Si on fait cette réflexion à tous les niveaux, il se peut qu'on gagne plus à cette démarche, que ce que nous faisons aujourd'hui, où des dizaines de milliards sont englouties dans le développement sans réponse. C'est ça le problème fondamental. Alors la réflexion d'aujourd'hui nous renvoie à nous mêmes. Qu'avons-nous fait ? Ou que nous reste à faire pour que le train ne part sans nous ?

Et concernant ce que Fleuri vient de dire sur la construction, nous sommes en train d'expérimenter, de construire un centre de formation aux métiers artisanaux dans la cours de la fédération des artisans à Bamako, en appliquant le banco stabilisé, en formant des maçons à cette technique. Il semble que les maliens ne connaissent pas la technique, très peu de maçons le savent.

Or, le m³ du banco stabilisé coûte 20 à 30% moins que le parpaing, sans compter qu'il n'y a pas de climatisation, donc en terme d'énergie, le coût est très faible. On n'a pas besoin de climatisation, on peut créer une ventilation naturelle en construisant ces maisons. Donc partout c'est à nous de faire ce travail de réflexion, d'essayer de voir que ce que l'école nous a appris est totalement inadapté. Ça fait la démonstration, c'est très clair. A quoi sert l'école malienne ? Des chômeurs en grande partie, si sur 60.000 candidats il y a 10% qui sont nécessaires pour faire fonctionner l'administration malienne ; que fait-on du surplus ? Je pense qu'il y a un problème fondamental, c'est à nous maliens de réfléchir sur ça.

Moussa Allassane Diallo : Mon intervention s'adresse à monsieur Samaké. Parce que le thème que vous avez développé « savoir local, facteur de développement » me rappelle la thèse d'un de mes promotionnaires à l'IPR de Katibougou de 1983. Là cet étudiant avait fait un travail de fournir, en faisant un inventaire de l'ensemble des méthodes et savoirs tirés du terroir villageois, et qui est de nature à améliorer tout le processus du développement agricole. Qu'il s'agisse de l'aménagement, qu'il s'agisse de la production, de la conservation, de la transformation des produits agricoles. Un inventaire assez fouillé, alors aujourd'hui 25 ans après on ne voit aucun impact de ce travail sur le développement agricole.

Le 2^e exemple que je voulais dire, c'est qu'il y a un autre étudiant de ma promotion qui avait travaillé sur « l'impact de fumure organique sur la production agricole, notamment sur le maïs » et il avait fait une étude comparée, entre l'impact du compostage, c'est-à-dire la fumure organique préparée au niveau du village, son impact sur la production du maïs et l'utilisation des engrais minéraux. Il était arrivé à la conclusion que le Mali pouvait valoriser mieux sa production maïs en utilisant la fumure organique plutôt que d'utiliser les éléments minéraux. Aujourd'hui moins de 1% des engrais utilisés dans l'agriculture concerne les engrais organiques et les 99% sont des engrais minéraux importés. Cette importation c'est entre 60 à 70 milliards de FCFA par an, ne serait-ce que pour les zones cotonnières seulement, mais si vous prenez l'ensemble du financement des engrais au niveau du système agricole malien, c'est une facture de milliards par an. Et tous les jours où vous entendez que le prix du pétrole a augmenté, il faut considérer aussi que le prix de ses engrais minéraux a augmenté. Ça joue sur la production agricole et le revenu du paysan malien. Donc cela m'amène à poser la question fondamentale : par rapport à tous ses savoirs du milieu local, quelle valorisation on peut en faire ? Et quelle utilisation on peut en faire sur le plan de la vulgarisation agricole, pour soutenir véritablement la production et la productivité agricole. C'est ça véritablement tout le débat.

Professeur Youssouf Tata Cissé : La seule explication est que la volonté politique manque. Elle nous fait toujours défaut dans tous les domaines, il faut le dire.

Mamadou Konaté : Je reviens uniquement sur la problématique de l'éducation qui a été développée par Hamidou Magassa. De ce point de vue et par rapport à la question nationale, je pense que notre destin est compromis, presque totalement compromis. Le doyen Youssouf Tata Cissé disait que c'est une question de volonté politique. Mais c'est plus qu'un manque de volonté politique, parce que les politiques dans notre pays ont démissionné il y a très longtemps. Et ce qui fait encore plus mal, c'est que la société dans son ensemble semble avoir démissionné également. Nous sommes un des rares pays de la contrée sous régionale aujourd'hui, à n'avoir aucun engagement, aucune prise des sociétés civiles quand nous sommes sur des questions aussi essentielles que celle de l'éducation nationale.

Vous avez parlé tout de suite, M le PDG de la BNDA, de techniques tirées du terroir qui peuvent avoir plus d'impact sur l'agriculture et la production agricole, alors même que les techniques importées ne nous avancent pas plus que les techniques locales. Sauf que les techniques locales ne sont pas soutenues. Elles sont d'autant moins soutenues, aujourd'hui que je pense que la BNDA finance plus d'engrais chimiques que d'engrais venus de chez nous. Et c'est ça le besoin.

Et ce qui est dommage : les rares études menées la dessus n'ont aucun impact. Il y'a une démission nationale dans le secteur de l'éducation nationale, et c'est la première mission de service publique à laquelle l'Etat a failli. Les langues locales c'est une question que je pose à Hamidou, toujours on dit, nous ne comprenons pas bien les concepts de littérature, mathématiques et de géométries par ce que nous les apprenons en français pour les sortir avec une culture malienne. Je prends juste l'exemple de la Guinée à côté, ils ont fait cette option des langues locales mais quand on fait une évaluation je ne suis pas sûr que le guinéen soit plus avancé que le malien qui aurait appris en français. Je me demande si cette revendication n'est pas dans le sens de la promotion de la culture que nous revendiquons tous. Probablement à ce niveau, il ne faut pas mélanger les langues locales et les enseignements, il ne sert à rien d'avoir les choses géniales, à condition seulement que ces choses géniales ne soient capables d'être transposées ailleurs, de les faire partager avec d'autres. Le processus de la mondialisation est d'une évidence absolue. Quel que soit la beauté de vos techniques agricoles, si vous restez dans la zone de Niono, elles ne serviront à rien, il faut que d'autre puissent avoir accès à cela. Le bilan de l'éducation nationale dans notre pays est totalement nul. D'autant nul ici que moi je me pose la question et tous les gens de ma génération, aujourd'hui à regarder plus près, pour voir plus loin, on est pressé qu'on nous tire d'affaire les 15 ou 20 années à venir. Nous avons une faculté de médecine pour rien, au Mali on manque encore de médecins et de bons médecins. Nous parlons d'abord de médecin. Dans ce pays nous manquons d'infirmiers et d'infirmières. Dans ce pays le palu tue encore plus que le sida. Et dans ce pays tout le monde est devenu ignorant. Où voulez vous qu'on parte? Notre destin est compromis, j'en suis inquiet.

Makono Tangara, Directeur régional de l'Agriculture : La présentation de Samaké, je l'ai beaucoup apprécié, mais je voulais ajouter ceci. Nous reconnaissons l'importance et les vertus des savoirs traditionnels, c'est pourquoi en matière d'introduction et d'innovation, nous demandons à ce que l'innovation soit comparée à la pratique traditionnelle. Et maintenant le paysan fait son choix. Donc ça c'est une approche qui permet de valoriser tout ce qu'il y a comme pratiques traditionnelles. Maintenant, il peut y avoir un problème d'échelle de production, parfois il faut aller au delà de ça pour faire face aux besoins réels du moment. Je suis d'accord avec monsieur Diallo, quand il dit que la fumure organique doit être à la base des techniques de fertilisation. Donc on demande aux paysans d'aller dans ce sens, en améliorant la qualité de cette fumure, mais il faut encore des efforts de sensibilisation à tous les niveaux, parce qu'on sait que c'est ça qu'on peut avoir même souvent, les superficies dépassent le potentiel de disponibilité en matière de fumure. Donc c'est une option qu'on veut développer aussi.

CONCLUSIONS

Comme dit dans le concept du forum, le savoir des populations rurales a une dimension holistique, comprenant un large éventail d'expériences humaines au regard d'entités tangibles et intangibles. Leur champ de connaissances embrasse tous les domaines possibles tels que l'histoire, la linguistique, l'économie, la sociologie, la politique et l'administration, la communication, les technologies énergétiques, la science des sols, de l'eau, du climat, la biologie des plantes, des animaux domestiques et sauvages, des insectes, etc., la médecine, les systèmes de classification, le temps, l'artisanat, la religion et bien d'autres aspects encore. Dans tous ces domaines, chaque groupe social a développé un savoir pouvant atteindre un degré de sophistication insoupçonné. Un tel savoir est si fiable que ces sociétés traditionnelles l'ont exploité avec succès et pendant longtemps pour assurer la survie du groupe. Les savoirs locaux représentent ainsi un pan important de la culture des communautés rurales et constituent de ce fait un capital qui a des vertus potentielles à même d'impulser le développement. En effet, le savoir local est le point de départ d'un cycle dynamique de développement. Intégrer les savoirs locaux dans la planification du développement est un premier pas décisif vers un développement véritable ; c'est mettre l'accent sur les besoins et les ressources humaines plutôt que sur les aspects purement matériels ; c'est rendre possible l'adaptation de la technologie aux besoins locaux. Intégrer les savoirs locaux dans la planification du développement encourage les communautés de base à dresser leur propre diagnostic, élève le degré de conscience et conduit à une légitime fierté locale, implique les bénéficiaires et permet l'utilisation de compétences locales dans un système de gestion et de suivi, de prévention et de *feedback*. Tous ces arguments positifs (en plus de ceux négatifs, tels que la probabilité d'échec si l'on ignore les savoirs locaux) constituent une bonne raison pour intégrer ces savoirs dans les programmes de développement.

Pendant le forum nous avons fait connaissance avec des exemples du savoir local malien, par rapport à la maintenance de la paix sociale, à la gestion des ressources naturelles, à la production agricole, à l'éducation, et à l'architecture.

Autour de ces exemples nous avons discuté des questions suivantes :

- Est-ce que les savoirs locaux peuvent être adaptés de façon efficace au contexte changeant dans lequel nous vivons ?
- Est-ce que nos savoirs locaux n'ont pas déjà été « avalés » ? Est-ce qu'ils peuvent encore jouer un grand rôle dans ce contexte de globalisation où les savoirs occidentaux semblent s'imposer plus que jamais.

Voilà les éléments de réponses trouvés :

La mondialisation et son corollaire de globalisation, c'est avant tout qu'une guerre de valeurs. Qu'est ce qu'on a en Afrique pour faire face à cette guerre des valeurs ? Dans cette guerre des valeurs, si on ne cherche pas dans nos traditions, les valeurs qui peuvent servir de socle pour protéger nos nations, on va disparaître. Ça sera la terrible loi des révolutions : « qui gagnera pas, perdra ; qui perdra, disparaîtra ». C'est ça qui menace dans la guerre de mondialisation.

Notre savoir local n'est pas frappé d'atonie, mais c'est peut être nous qui avons donné une orientation particulière à nos goûts, nos goûts qui nous ont détourné de ce savoir local ou du produit de ce savoir local. Il s'agit pour redimensionner le savoir local de réarmer nos goûts, de les réaménager et de dire qu'en dépit de la mondialisation, qu'en dépit de la globalisation, contre lesquelles nous ne pouvons rien, il y a aussi ce savoir local qui nous fait des propositions, qui nous a toujours fait des propositions, mais auxquelles nous avons tourné le dos.

Ces savoirs et savoir-faire locaux ne sont pas statiques, ils ne proviennent pas du néant et s'améliorent dans le temps et dans l'espace à la suite des innovations endogènes et exogènes. Dans un contexte de réchauffement climatique, les paysans ne se comportent pas en victimes résignées. Au contraire, ils ont réussi à développer des techniques de lutte antiérosive qui favorisent la restauration des terres. Dans certains cas, les savoirs locaux ont pu sauver des ressources naturelles pendant des millénaires. Malheureusement les politiques de développement modernes s'inspirant des modèles occidentaux ont beaucoup contribué à l'affaiblissement voire à la disparition de certains savoirs locaux. A tel enseigne que beaucoup de personnes ne sont même plus conscientes de l'ingéniosité de notre propre société et de sa capacité à sécréter les solutions à ses propres maux! L'échec constant en Afrique des politiques de développement européen-centriste ne devrait étonner plus personne dans la mesure où elles sont en rupture avec les savoirs et savoir-faire locaux. Car toute action de développement durable doit nécessairement s'appuyer tout d'abord sur les pratiques locales. C'est ce que les organismes d'appui au développement semblent comprendre de plus en plus. Notre propos ici n'est pas de faire l'apologie béate des savoirs locaux, mais bien d'insister sur leur complémentarité avec les connaissances scientifiques et techniques modernes. Car chaque type de savoir possède ses avantages et ses limites et le salut de l'humanité résiderait dans leur intégration.

Aucun développement économique du Mali n'est actuellement envisageable dans l'état actuel du système d'éducation qui a un besoin très urgent d'actions vigoureuses de réhabilitation qualitative à tous les niveaux : accessibilité, institutionnel, pédagogique, formation des étudiants, des enseignants et des chercheurs, infrastructure, équipements et matériels consommables, fonds de recherche, gouvernance académique, gestion des flux etc.

Dans les conditions socioéconomiques actuelles, l'efficacité interne et externe de l'école malienne est très peu productive de savoirs et de biens. L'enseignement que nous avons vu fonctionner au Mali, aux différentes périodes de son histoire, n'a jamais touché qu'une infime proportion des populations. Cet enseignement, non intégré au cadre économique et social n'a pas été capable de transformer ce cadre pour le développement économique et social. Mais si l'école est un facteur de changement, quelquefois très important, il serait illusoire de croire que le changement vient d'abord de l'école ou que c'est l'école qui fait le changement.

Si on analyse tout ce qui a été dit, on peut signaler plusieurs problèmes :

- Certains savoirs locaux sont (presque) oublié, parce que:
 - ils n'ont pas été écrits,
 - des projets de développement ont amené des solutions externes, et ont mis ainsi les savoirs locaux au second plan, (ces solutions ont échoué en grande partie),
 - les maliens ont pris goût à des modes de vie qui sont souvent en désaccord avec les traditions
- D'autres savoirs locaux sont toujours appliqués, mais leur adaptation à l'évolution du monde pose problème, ce qui fait qu'ils perdent une partie de leur efficacité.
- Dans certains cas des efforts sont fournis pour adapter les savoirs locaux au contexte actuel, comme dans la production de fumure organique, ou la construction en banco ; mais dans d'autres cas nos intervenants trouvent que les efforts dans ce sens font défaut.

RECOMMANDATIONS

Un premier pas dans la sauvegarde et l'optimisation des savoirs locaux serait de faire un inventaire complet des savoirs locaux dans les différents domaines. Ces inventaires existent déjà en partie.

Ensuite il serait nécessaire d'étudier comment adapter ces savoirs au contexte malien actuel, pour que la société puisse en tirer profit au maximum.

Ceci fait, les savoirs adaptés devraient être vulgarisés et appliqués à grande échelle. Cela demande des efforts aussi bien au niveau des dirigeants qu'au niveau des populations.